Ami du Clergé du 7 septembre 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Le Saint Nom de Marie. — La vertu du nom de Marie, 545.
L'Exaltation de la Sainte Croix. — Les triomphes de la Croix, 547.
Notre-Dame des Sept-Douleurs. — Les souffrances de Marie, 550.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XXIII. Bénédiction des saintes huiles et des fonts baptismaux, 552.
A l'école des Saints. — XLIII. S. Joseph de Cupertino : le miracle, 554.
Les fêtes de l'Eglise. — LXXXVII. Notre Dame de la Merci, 557.
Bénédiction d'une cloche. — La cloche instruit et émeut, 558.

LE SAINT NOM DE MARIE

(12 septembre)

LA VERTU DU NOM DE MARIE

Mes frères,

Sur la fin du XVII^e siècle les Turcs menaçaient encore une fois l'Occident. Avec notre civilisation il y allait de notre foi. L'armée ottomane, forte de trois cent mille soldats, encerclait Vienne qui se trouvait sans vivres, sans remparts, sans chefs.

A cette heure critique, l'homme providentiel accourt de la Pologne alors dans toute sa gloire. Son roi, Jean Sobieski, s'avance avec tout le prestige de son passé de victoires : il est l'ami de notre Condé, il a fait ses preuves contre les Russes et contre Charles-Gustave, il a déjà battu à Choczim l'armée turque dont 28.000 hommes sont restés sur le champ de bataille. Monté en selle en la fête de l'Assomption de Notre-Dame, il fait lever le siège de Vienne le dimanche dans l'octave de la Nativité de la Sainte Vierge, le 12 septembre 1683.

La victoire était décisive. Elle acculerait insensiblement les Osmanlis aux traités de Carlowitz et de Passarowitz. La menace qui pesait sur l'Occident catholique était encore une fois écartée.

La victoire s'était déroulée sous le signe de la Vierge : entre les deux Notre-Dame, comme on dit dans certaines contrées. Le pape Innocent XI voulut qu'un témoignage de reconnaissance en assurât la perpétuelle mémoire. Il inscrivit au calendrier de l'Eglise universelle la fête du Saint Nom de Marie, déjà en usage dans certaines Eglises particulières, notamment à Cuenca (Espagne), depuis 1513.

Mais les intentions de l'Eglise dépassent toujours ces commémorations historiques. Chez nous, par exemple, Notre-Dame des Victoires, des victoires de Louis XIII sur les protestants de la Rochelle, est devenue la Notre-Dame d'autres victoires, des triomphes de la Vierge dans les âmes. C'est si vrai que, dans son ensemble, le peuple fidèle a perdu le souvenir des hauts faits qui sont à l'origine de la fête du Saint Nom de Marie, pour ne plus garder que la mémoire des fermes espérances placées dans la vertu de ce nom tant aimé.

Aussi, en cette fête, ce qu'il convient de redire, c'est la force de ce très saint nom sur des lèvres chrétiennes. S. Ambroise a écrit du nom de Jésus « qu'il nous est prodigue, qu'il nous est généreux, qu'il nous dispense des trésors, et de vrais trésors, non d'argent, mais de grâce : *Nomen tibi munificum, nomen tibi est fructuosum, nomen tibi tributa dependit, et bona tributa, non pecuniæ, sed gratiæ* [1]. » C'est la même action de grâces qu'il nous faut faire monter au nom de notre Mère sur le témoignage de Notre-Seigneur, des enseignements de notre foi et de l'histoire des âmes.

I. — *Témoignage de Notre-Seigneur*

Notre-Seigneur avait souvent conseillé à ses apôtres l'invocation de la toute-puissance de son nom. Rien ne devait lui résister. « En mon nom, avait-il dit de ceux qui croiraient, ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, ils n'auront rien à craindre des serpents ; s'ils boivent quelque breuvage mortel, aucun mal n'en résultera pour eux » (Marc, XVI, 17-18), et les événements, comme toujours, étaient venus confirmer ses paroles : les soixante-douze, émerveillés, avaient dit au Christ à leur retour : « Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom » (Luc, X, 17) et S. Paul, à l'île de Malte, dégagerait sans effort sa main de l'étreinte d'une vipère, au grand étonnement de tous les spectateurs qui s'écrieraient : « C'est un dieu ! » (Act., XXVIII, 1-6).

Son nom ! Il ne triompherait pas seulement des éléments. Il aurait toute puissance même sur le cœur de Dieu : « En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père, il vous le donnera en mon nom. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite » (Jo., XVI, 23-24).

Au nom de Marie, Dieu a voulu attacher la même vertu. Les miracles sont là qui l'attestent. N'est-ce pas au nom de la Vierge que les exorcismes viennent à bout de Satan, et n'est-ce pas au nom de Marie que Dieu nous accorde manifestement ses grâces ?

Bien plus. Il faut bien reconnaître avec S. Anselme [2] que « le secours nous vient souvent plus vite à l'invocation du nom de Marie qu'à l'invocation du nom de son Fils unique Notre-Seigneur. » Certes, le nom de Marie n'est pas au-dessus de celui de Jésus. S. Paul a raison d'écrire du Christ : « Dieu... lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout

[1] *In Psalm.* CXVIII, *Sermo* VIII, n° 7.
[2] *De Excell. B. Virg. M.*, c. 6.

genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers. » (Philip., II, 9-10). Mais n'oublions pas l'économie providentielle de la distribution des grâces. Il est dans l'ordre voulu de Dieu que son gouvernement du monde s'exerce par le ministère de Marie. C'est la grande doctrine de la médiation universelle des grâces.

Alors nous comprenons l'influence du nom de Marie sur le cœur de Jésus. D'entendre prononcer ce nom de sa tendre Mère, qui a passé et passe encore si souvent sur les lèvres du Christ, incline invinciblement ce Fils très aimant à la bonté et à la miséricorde. Il est des noms dont les syllabes épanouissent toujours le visage et font tout oublier.

L'Eglise avait si bien fait l'expérience de cette efficacité de l'invocation de la Vierge que l'histoire enregistre ce fait curieux : l'institution définitive de la fête du Saint Nom de Marie (1683) devance de près d'un demi-siècle celle de la solennité du Saint Nom de Jésus (1721). Cela donne à penser que le peuple fidèle se rencontre inconsciemment avec S. Anselme, qu'il a été lui aussi frappé par la promptitude du secours que lui vaut l'appel à la Vierge toute bonne.

II. — *Témoignage des enseignements de la foi*

Bossuet a écrit de notre grand Condé : « On dit tout, quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, prince de Condé. »

Le nom est en effet le signe de notre pensée et notre pensée elle-même représente la réalité.

Prononcer un nom, c'est donc faire surgir devant nous le personnage qui le porte, en appeler à son autorité ou le tourner en ridicule, le bénir ou le blasphémer.

Et voilà toute l'explication de la puissance du nom de Marie sur des lèvres chrétiennes : c'est une louange, une prière, un cri d'espoir vers la Mère toujours si bonne et toujours d'un si grand crédit au ciel.

L'enseignement catholique ne se fourvoie pas dans la superstition en prêchant l'invocation des noms de Jésus et de Marie. Il n'attribue pas à leurs syllabes je ne sais quelle vertu magique ou cabalistique. Il n'en fait pas des mots de passe à travers toutes les difficultés de la vie. Ce qu'il leur attribue, c'est ce que le sens commun attribue à tous les mots, de traduire notre pensée, de chanter notre admiration ou de crier nos espérances, et même d'aider notre pensée et nos sentiments à se mieux définir, à se développer, à s'intensifier.

Ainsi, invoquer le nom de Marie, c'est exciter dans notre cœur des mouvements de piété plus tendre, de confiance plus grande, d'amour plus fervent pour la Vierge notre Mère.

On dit de certains orateurs qu'ils se laissent griser par leur propre éloquence. Des comédiens se laissent prendre au jeu, à leur rôle, et cela nous a valu de belles et célèbres conversions. Et quel homme de parole ou de plume n'a été amené à son insu par le déroulement de ses phrases et de ses pensées à des vues, à des improvisations, à des mouvements qu'il n'avait pas prémédités, qui n'étaient jamais entrés dans le champ de ses premières réflexions ?

Nous avons là sur le vif, à sa plus grande puissance, le retentissement des mots sur notre pensée. Sans atteindre toujours cette intensité, ils agissent néanmoins sur notre esprit et sur notre cœur. Et c'est même un des grands bienfaits de la prière vocale : favoriser la piété intérieure.

Ainsi le nom de Marie devient comme l'instrument des merveilles de grâce qu'il produit dans les âmes. Sans posséder par lui-même une efficacité automatique à l'égal des sacrements, il s'enrichit de tous les sentiments de foi et d'amour qu'il exprime et qu'il décuple. Et, par lui, c'est, comme toujours, cette foi que Dieu exauce : *Fides tua te salvum fecit.*

III. — *Témoignage de l'histoire des âmes*

Aussi ne nous étonnons pas de trouver dans l'histoire des âmes saintes tant de dévotion au nom de Marie.

S. Alphonse de Liguori, par exemple, dont on sait le culte ardent pour Marie, avait des pratiques de piété particulières pour le nom de la Vierge. Chaque fois qu'il l'entendait prononcer, il s'inclinait en signe de respect, comme fait du reste le prêtre à l'autel ou au chœur. Quand son regard le rencontrait dans un livre, il le couvrait de baisers. Il l'écrivait en tête de toutes ses lettres et de toutes ses pages manuscrites. Et quels élans d'amour montaient de son cœur, à ce nom vraiment chéri : « O mon aimable Reine, ô ma tendre Mère, je vous aime, et parce que je vous aime, j'aime aussi votre nom... Je ne me contente pas de vous nommer, je veux encore vous nommer avec amour ; je veux que cet amour me fasse souvenir de prononcer votre nom à toute heure, en sorte que je puisse m'écrier avec S. Anselme : « O nom de la Mère de Dieu, vous êtes mon amour. » Et à ces soupirs, à tant d'autres que font entendre ses prières, il faudrait ajouter ces charmantes poésies dans lesquelles il se plaît à exalter le nom de Marie.

Plus près de nous, — et à cause de cela cet autre exemple sera-t-il encore plus entraînant, — je retrouve le même accent dans le journal du P. Louis Debeyer, de la Compagnie de Jésus, mort il y a seulement quelques années, en 1928. Voici sa dernière lettre écrite à la Sainte Vierge. Elle est du 5 février 1928 ; celle du 12 ne fut que commencée : « Ma douce Souveraine et ma Mère, je vous aime beaucoup ; et parce que je vous aime, j'aime aussi votre nom. Je suis résolu, avec votre secours que j'implore et que j'espère, de l'invoquer pendant toute ma vie et à ma mort. Je vous adresse donc cette tendre prière de S. Bonaventure : « Pour la gloire de votre nom, ô Vierge bénie ! lorsque mon âme sortira de ce monde, venez au devant d'elle

et daignez la recevoir entre vos bras : *In exitu animæ meæ de hoc mundo, occurre illi, Domina, et suscipe eam.* Ayez la bonté de venir la consoler alors par votre douce présence ; soyez son échelle et sa voie pour monter au ciel, procurez-lui la grâce du pardon et de l'éternel repos : *consolare eam vultu sancto tuo ; esto illi scala et iter ad paradisum Dei; impetra ei indulgentiam pacis et sedem lucis.* O Marie, notre avocate, c'est à vous de défendre vos serviteurs et de plaider leur cause au tribunal de Jésus-Christ : *sustine devotos ante tribunal Christi ; suscipe causam eorum in manibus tuis* [1]. »

* *

Le P. Debeyer faisait sienne la prière de S. Bonaventure.

Un mot du grand docteur résume l'enseignement de cette fête et toute cette instruction : « Le nom de Marie ne peut être invoqué sans qu'on obtienne quelque faveur, tant il renferme de bénédictions. »

Aussi prenons part de tout cœur à cette fête du Saint Nom de Marie comme l'Eglise nous y invite ; invoquons souvent ce titre de nos litanies et de l'*Ave Maria :* « Sainte Marie, priez pour nous ; » mettons en pratique la sublime page de S. Bernard si souvent citée et que l'Eglise nous fait relire en cette fête [2] : « O qui que vous soyez, qui, dans le flux et le reflux de ce siècle, avez conscience de marcher moins sur la terre ferme qu'au milieu des tempêtes et des tourbillons, ne détachez pas les yeux de l'astre splendide, si vous ne voulez pas être engloutis par l'ouragan. Si la bourrasque des tentations s'élève, si les écueils des tribulations se dressent, regardez l'étoile, appelez Marie. Si vous êtes ballotté par les flots de l'orgueil et de l'ambition, par ceux de la calomnie ou de la jalousie, regardez l'étoile, appelez Marie. Si la colère ou l'avarice, ou l'attrait de la chair viennent à soulever la nef de l'âme, tournez vers Marie les yeux. Troublé de l'énormité de vos crimes, honteux de vous-même, tremblant à l'approche du terrible jugement, sentez-vous se creuser sous vos pas le gouffre de la tristesse ou l'abîme du désespoir ? pensez à Marie. Dans les angoisses, dans les dangers et le doute, pensez à Marie, invoquez Marie ! Qu'elle soit sur vos lèvres sans cesse, qu'elle soit toujours en votre cœur ; imitez-la pour vous assurer son suffrage. La suivant, vous ne déviez pas ; la priant, vous ne désespérez pas ; pensant à elle, vous ne sauriez vous égarer. Soutenu par elle, vous ne tombez pas ; couvert par elle, vous ne craignez pas ; guidé par elle, nulle lassitude à redouter : celui qu'elle favorise arrive au but sûrement. Et ainsi expérimentez-vous en vous-même le bien-fondé de cette parole que le nom de la Vierge était Marie. »

Et alors, après avoir respiré ainsi Marie dans toutes les circonstances heureuses ou douloureuses de notre vie, se réalisera pour nous la belle prière de S. Germain : « O Marie, que votre saint nom soit le dernier mot que diront mes lèvres expirantes, afin que, comme la colombe revint dans l'arche en rapportant dans son bec un rameau d'olivier, emblème d'espérance, je puisse en mourant emporter sur mes lèvres votre doux nom, ô Marie, et entrer avec lui au ciel, véritable arche du salut et du repos sans fin. » Ainsi soit-il.

[1] *Petit Messager du Cœur de Marie*, août 1929.
[2] Leçons du IIe Noct.

L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX
(14 septembre)

LES TRIOMPHES DE LA CROIX

Mes frères,

Comme celle de *l'Invention de la Sainte Croix*, (3 mai), la fête de son *Exaltation* (14 septembre) rappelle d'abord un fait historique. Le plus souvent c'est un événement important qui est à l'origine de nos solennités liturgiques. Mais l'Eglise hausse toujours ces commémorations à la hauteur d'un enseignement général pour ses fidèles.

La croix ! Ce mot est désormais débordant de sens. Il a été comme fécondé par le sang du martyre de Jésus.

La croix, c'est d'abord l'instrument du supplice du Christ, dont le bois partout dispersé reçoit l'adoration de l'univers ; c'est aussi l'image la plus répandue de Notre-Seigneur, comme s'il se l'était en quelque sorte incorporée ; c'est encore le signe du chrétien, de sa foi aux trois grands mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption ; c'est enfin le synonyme de cette inséparable compagne de toutes nos vies : la souffrance sous ses formes indéfinies dans les corps et dans les âmes.

Dire l'exaltation de la Sainte Croix, c'est rappeler les triomphes de toutes ces croix. Elles forment un faisceau indivisible, autour de la croix de Jésus. L'arbre du Calvaire n'est pas un bois mort, mais un arbre géant qui pousse chaque jour de nouveaux rejetons.

I. — *La vraie croix*

La croix sur laquelle le divin Rédempteur avait rendu son dernier soupir pour le salut du monde, la vraie croix, comme on l'appelle, avait été miraculeusement découverte par sainte Hélène en 326. Pour lui faire un reliquaire digne d'elle, l'impératrice avait élevé sur l'emplacement du Saint Sépulcre une splendide basilique, où, depuis, les chrétiens venaient lui rendre leurs hommages.

Après trois siècles de ces vénérations, au cours de la guerre qui avait mis aux prises Chosroès, roi des Perses, et les empereurs de Constantinople Phocas et Héraclius, Jérusalem tomba aux mains de Chosroès, et, avec Jérusalem, la vraie croix, que le vainqueur emporta comme trophée de sa victoire à Cresphonte, sur le Tigre.

Héraclius ne se résigna pas à accepter cette humiliation pour la croix du Sauveur, et pendant quatorze ans il prépara la guerre de revanche.

Dieu bénit sa croisade. Ses troupes, malgré leur infériorité numérique, écrasèrent les armées perses. La vraie croix prisonnière était délivrée.

Au printemps de l'année 629, l'empereur débarquait en Palestine avec la croix reconquise. Il tint à honneur de la porter en personne sur ses épaules jusqu'au Calvaire, escorté de ses soldats et des habitants de Jérusalem, revêtu lui-même de ses insignes impériaux. Mais dès les premières pentes, comme l'immense cortège s'ébranlait, il lui fut impossible d'avancer : la croix était trop lourde pour ses épaules.

C'est alors que le patriarche Zacharie lui fit remarquer le contraste de sa tenue impériale avec l'instrument des humiliations de son Maître. L'empereur comprit. Il quitta diadème, manteau, chaussures, et gravit, pieds nus, en pénitent, la colline ensanglantée par Jésus, sans que le poids de la croix gênât cette fois sa marche.

Le ciel s'unit à cette exaltation de la vraie croix par la terre : des paralytiques furent guéris miraculeusement, des lépreux rendus à la santé, des morts à la vie. Et c'est cette apothéose de la croix par la terre et par le ciel, que nous commémorons d'abord en ce 14 septembre.

Mais que d'autres exaltations ont suivi pour la vraie croix ! Déjà, du temps de sainte Hélène, mais surtout depuis Héraclius, pour satisfaire la piété des chrétiens qui ne pouvaient venir en pèlerinage en Terre Sainte, on avait commencé le partage de l'insigne relique.

Maintenant il n'est guère d'église qui ne possède un morceau, si minime soit-il, de la vraie croix. Rome, Gand, Sens peuvent s'enorgueillir de posséder dans leurs trésors de plus beaux fragments que d'autres villes. Partout, dans les églises de campagne comme dans celles des villes, principalement au temps du Carême et de la Passion, les foules viennent se jeter à genoux et chanter de toute leur foi, devant les plus petites parcelles de ce bois sacré : « *O crux, ave, spes unica!* »

II. — *La croix, image du Christ*

Si prodigieuse que fût déjà cette diffusion, elle ne pouvait suffire néanmoins pour que chaque chrétien possédât sa relique de la vraie croix.

Alors on en fit des reproductions et des images, et après les peintures symboliques des catacombes, elles eurent l'honneur de devenir l'image la plus répandue qui soit de Notre-Seigneur : le crucifix.

A-t-elle été exaltée aussi sous cette forme, la croix rédemptrice !

Des crucifix !... « Dans tous les pays du monde, depuis que le Christ est mort, on en a fait par millions et par milliards. Il y en a pour le moins autant que de vivants. Chaque vivant a le sien qui lui atteste sa rédemption. Si demain c'était le jour du jugement, tous les crucifix épars dans l'univers pourraient se lever et témoigner contre l'humanité incroyante, en prouvant que les affirmations et les rappels du rachat et du sang versé lui ont été prodigués, renouvelés sans cesse et à profusion... En vérité, il y a dans le monde de quoi faire des forêts avec l'arbre de la croix, de quoi ceindre toute la planète, du nord au midi et du levant au couchant [1]. »

Il y en a qui sont des chefs-d'œuvre d'art, tels nos Calvaires bretons ; il y en a qui ne sont que deux planches entrecroisées, comme les croix de nos cimetières militaires de la grande guerre.

Qu'importe ? « Petites croix de granit couvertes de lichen et de mousse, blotties dans les halliers à la rencontre des chemins creux ; grandes croix de bois, taillées dans les futaies voisines et plantées sur les routes à l'orée des villages, où les bras du Christ agonisant s'ouvrent comme pour bénir le peuple qui vit là : toutes élèvent les âmes, toutes semblent porter de la terre vers les cieux la prière des artisans, des laboureurs travaillant non loin d'elles ; toutes semblent chanter un hymne d'amour au Sauveur du monde [2]. »

Et comme elle est au sommet de nos églises ou au bord de nos grandes routes, elle a pris place aussi, cette image de Jésus, au plus intime de notre vie familiale et privée. Accrochée au dessus du lit ou suspendue au cou, elle affirme notre foi et étend ses deux bras comme des ailes, afin de nous protéger dans nos âmes et dans nos corps, même quand nous semblons l'oublier. Et son triomphe s'affirme dans cette prise de possession de la terre et de ceux qui l'habitent : elle est comme le drapeau du Christ planté dans le sol et dans le cœur.

Lorsqu'en 1929 le général Nobile partit pour le pôle nord à bord du dirigeable *Italia*, le pape Pie XI lui avait confié la mission de porter au bout du monde le signe du Christ, une superbe croix en chêne, préparée sur ses indications et évidée dans la partie supérieure pour loger un parchemin qui contenait ces mots : « Ce symbole de Jésus-Christ a été confié par son vicaire, Pie XI, Souverain Pontife, à Umberto Nobile et à ses camarades, au moment de leur départ pour leur expédition aérienne aux frais de la ville de Milan : il l'accompagne de ses prières et de ses vœux, pour que le chef de l'expédition, en survolant le pôle pour la deuxième fois, le dépose sur le sommet de la terre et la consacre. »

Il y avait, dans ce geste, la consécration suprême de l'exaltation de la croix sur notre planète.

III. — *La croix, signe du chrétien*

Elle méritait pourtant d'autres triomphes et ils lui seraient donnés. La croix avait été dressée sur la terre, mais pour des êtres vivants, pour le salut des hommes. Le geste de l'homme lui donnerait une forme vivante dans le signe de la croix.

Ce signe de la croix, on peut dire qu'il marque toute notre vie, de la naissance à la mort. Le prêtre au baptême l'a tracé sur notre front et sur

[1] Louis Bertrand, *Ste Thérèse* (Fayard, 37e édition, p. 162).
[2] P. Gourdon, *La croix qui chante*.

notre poitrine : *Accipe signum crucis tam in fronte quam in corde.* Et tous les autres sacrements qui ont suivi nous ont été administrés avec le signe de la croix : le prêtre le dessine sur notre tête inclinée quand il nous absout ; il trace un signe de croix avec la petite hostie qu'il dépose sur votre langue ; avec lui, il fera les onctions sacramentelles sur notre pauvre corps malade, à la veille du jour où il retournera à la terre.

Pareillement toutes les bénédictions de l'Eglise sont descendues sur nous, sur nos demeures, sur nos biens dans le signe de la croix de l'evêque ou du prêtre. Il semble que ce ne soit pas assez d'appeler sur nous de leurs prières les grâces du ciel. Il faut qu'elles passent, comme par leur canal, par ce signe de la croix.

Et nous-mêmes, que de fois nous l'avons tracé sur notre poitrine ! Il fut la première prière que nous apprit notre maman qui prenait notre petite main dans la sienne pour la conduire de notre front à notre poitrine et à nos épaules. Il reste encore la prière de ceux qui ont oublié les formules de leur enfance.

Les autres, ceux qui demeurent fidèles, ceux surtout qui se dévouent au Christ, ceux-là, que de fois, chaque jour, ils signent leur poitrine, leur front, leurs lèvres ! Toutes leurs prières commencent et s'achèvent ainsi : non seulement leurs prières, mais toutes les actions de leur journée : travail, délassements, repas. La croix encadre tout de sa vertu et de sa bénédiction.

D'un mot, depuis dix-neuf siècles, depuis que la croix de Jésus a été plantée sur le sommet du Golgotha, le monde chrétien vit du signe de la croix. L'Eglise commence, continue, achève tout par ce signe. De toutes ses pratiques, c'est bien la principale, la plus ordinaire, la plus familière : l'âme de ses prières, de ses exorcismes, de ses bénédictions.

Un mot de S. Cyprien a consacré ce triomphe : « Sans le signe de la croix, rien parmi nous ne se fait légitimement, rien n'est parfait, rien n'est saint ! »

IV. — *La croix, souffrance chrétienne*

Pourtant la vraie victoire de la croix, son exaltation la plus belle, son apothéose de la terre avant son apothéose sur les nuées au dernier jour, elle est au cœur de l'homme dans cet enthousiasme avec lequel l'âme héroïque des saints a embrassé la souffrance à la suite du Christ.

Quel florilège magnifique on composerait à la louange de la croix avec les accents sublimes des saints en face de la souffrance ! Tous : apôtres, martyrs, vierges, confesseurs, l'ont prise sur leurs épaules avec des transports d'allégresse.

« O bonne croix, sur laquelle les membres saignants du Christ ont laissé une telle beauté, s'écrie S. André ; croix si longtemps désirée, si chèrement aimée, si anxieusement recherchée, qui viens enfin t'offrir à mes ardents désirs ; les hommes me livrent à toi ; rends-moi à mon Maître bien-aimé et que par toi me regarde celui qui par toi m'a racheté. »

Elle ne s'est pas refroidie, l'ardeur du martyr d'aujourd'hui.

Sur le parcours du supplice, Cô, le centurion qui l'avait gardé pendant deux mois dans sa cage et qui restait son ami, même à cette heure dernière, s'approcha de Théophane Vénard : « Maître, lui dit il sur un ton de respect, les glaives de mes soldats ont perdu leur tranchant. Je crains que... Voulez-vous que j'en fasse demander un autre ? » A quoi le missionnaire répondit avec tranquillité : « Laissez, je vous prie. Plus ça durera, mieux ça vaudra. »

Les saintes vierges témoignent d'une vaillance de martyrs. On connaît la vie crucifiée de sainte Lidwine de Schiedam, que la plume de Huysmans a rendue célèbre chez nous. Dans ses horribles souffrances, elle avait le courage de s'écrier : « Je ne suis pas à plaindre ; je suis heureuse, et s'il me suffisait de réciter un *Ave Maria* pour être guérie, je ne le réciterais pas. »

Les confesseurs ne sont pas d'une magnanimité moindre que les apôtres, les martyrs, les vierges. Le Bienh. Suso exprime un sentiment commun à tous les saints quand il gémit : « J'ai bien peur que Dieu ne pense plus à moi ; voilà bientôt quatre semaines que je n'ai essuyé d'attaques de personne [1]. »

Les vrais chrétiens d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré. Dans notre siècle aux désirs tout matériels d'aises et de jouissances, ils restent les disciples de Jésus crucifié. Chez eux aussi la croix connaît ces magnifiques exaltations, plus belles que les plus artistiques Calvaires. La compagnie de la souffrance était si naturelle à Léon Harmel, que, les jours où tout avait bien marché, il disait parfois le soir à ses confidents : « Qu'est-ce que j'ai bien pu faire au bon Dieu pour qu'il ne m'ait pas visité aujourd'hui ? — Comment ? pas visité ! Et cette bonne nouvelle, cette réunion, cette lettre ? — Oui, oui ! mais je veux dire qu'il ne m'ait pas visité par la souffrance ! [2] »

Que la croix de Jésus soit ainsi aimée, adorée, embrassée avec ardeur par les meilleurs de l'humanité, à qui naturellement la souffrance répugne comme à leurs frères, la voilà bien, la véritable exaltation de la croix de notre salut !

* *

Un matin, dès six heures, le Père Matteo, le promoteur de l'Intronisation du Sacré-Cœur dans les familles, reçoit un visiteur dans sa cellule de religieux.

Les paroles de politesse échangées, l'homme entr'ouvre ses habits et montre au religieux un crucifix qu'il porte sur sa poitrine.

— Savez-vous, mon Père, pourquoi je porte sur moi ce crucifix ?

— Je ne sais pas ; mais je suppose que c'est par dévotion.

[1] *Vie* par Zeller, Art catholique, p. 161-162.
[2] *Vie spirituelle*, décembre 1927.

— Loin de là ! Voilà vingt ans que par haine, par la haine la plus farouche, je porte pendant le jour, sur mon cœur, cette image du Crucifié. Pendant ces longues années, chaque fois que je rencontrais un prêtre ou que je voyais une croix briller sur la façade d'une église, j'ouvrais mon habit, je prenais mon crucifix et je la frappais par haine pour offenser de propos délibéré ce Christ que je détestais.

Plus encore : chaque soir, je déposais sur le tapis, près de mon lit, ce même crucifix que vous voyez, mon Père, pour le piétiner consciemment avant de me coucher, pour le piétiner avec rage et injurier ainsi ce Crucifié en le méprisant. C'était ma volonté que le dernier acte de ma journée fût toujours cette insulte.

Pendant la nuit, l'image du Christ restait à cette même place, près de moi, pour que mon premier acte, le lendemain au lever, fût encore de marcher dessus...

Hier soir, j'entrai dans l'église où vous prêchiez. J'entrai pour me moquer du prédicateur et pour réfuter, le lendemain, dans la presse, vos affirmations, réduire à néant vos arguments, vous exhibant à mes lecteurs comme un objet de risée. J'entrai donc, je vous entendis parler du Christ, Roi d'Amour, de ce même Christ que j'ai haï pendant vingt ans, de toute la haine dont est capable un cœur humain. Je vous ai entendu chanter les gloires et la miséricorde du Cœur de Jésus. Je ne sais quel sentiment s'est emparé de moi. Ce fut comme si l'on m'eût arraché un voile de devant les yeux. Je tombai à genoux, je pleurai, et je viens vous demander d'entendre ma confession.

Aujourd'hui ce blasphémateur qui tous les jours, pendant vingt ans, insulta le Christ, est un chrétien fervent, très fervent, j'oserai presque dire : un saint.

Ce crucifix qui, pendant ces vingt ans, fut piétiné et frappé en haine du Christ, le R. P. Matteo le porte actuellement sur lui dans ses pérégrinations. Avec cette croix en mains et devant des foules énormes de fidèles, il chante la miséricorde du Cœur de Jésus et pronon e ces paroles que les multitudes, éprises d'amour et remplies d'enthousiasme, répètent en chœur pour louer le Seigneur et offrir réparation au Christ insulté pendant vingt années : « Vive le Cœur du Christ-Roi ! [1] »

Oui, la croix de Jésus a été insultée et bafouée, traitée de scandale et de folie, jetée à terre et piétinée.

Mais elle a eu sa revanche.

Un empereur l'a portée pieds nus, en triomphe, accompagné par les ovations du peuple. Elle a marqué de l'image du Christ nos poitrines, nos demeures, chaque coin de terre. Elle reste le geste le plus familier du chrétien et l'intermédiaire des grâces et des bénédictions de Dieu. Surtout elle unit encore aujourd'hui toutes les âmes généreuses à Jésus crucifié.

[1] D'après le *Règne social du Sacré-Cœur,* cité par la *Vie Sociale,* 16-4-33.

Comment l'Eglise ne nous convierait-elle pas à célébrer avec elle l'exaltation de la croix et à nous glorifier uniquement dans la croix de Jésus ?

Elle seule domine le monde en ses bouleversements : *Stat crux dum volvitur orbis.* Elle seule nous servira de passeport de la terre au ciel : si nous souffrons avec le Christ, avec le Christ nous serons glorifiés ! (Rom., VIII, 17). Ainsi soit-il.

NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

LES SOUFFRANCES DE MARIE

Mes frères,

Au lendemain même de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, l'Eglise nous fait honorer Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Déjà, à l'approche de la Passion, elle avait tourné nos regards et notre cœur vers Marie debout au pied de la croix, afin de ne pas séparer de la Passion du Fils la *Compassion* de la Mère. Jésus et Marie, le Rédempteur et la Corédemptrice, forment en effet un groupe inséparable, une collaboration voulue de Dieu, pour le relèvement de l'humanité par la souffrance expiatrice.

Au lendemain de l'Exaltation de la Sainte Croix, il semble que la grâce spéciale à demander à la T. S. Vierge en la célébration de ses sept douleurs soit celle d'une plus grande intelligence du mystère de la croix, afin que cette croix soit vraiment exaltée, c'est-à-dire acceptée, aimée, portée, avec résignation et patience, dans notre vie.

Aussi allons-nous nous mettre aujourd'hui à l'école de la Vierge aux sept glaives, pour qu'elle nous apprenne à communier comme elle au grand mystère de Jésus crucifié. Pour cela tâchons de nous mieux représenter : 1° *ce qu'elle a souffert ;* — 2° *comment elle a souffert.*

I. — *Ce qu'elle a souffert*

Quand nous pensons à la Vierge des douleurs, notre esprit se reporte naturellement aux souffrances qu'elle a endurées dans son cœur pendant la Passion de son divin et cher Fils.

Nous la revoyons en larmes sur le chemin du Golgotha dans le groupe des saintes femmes ; puis debout au pied de la croix sur laquelle se prolonge pendant trois interminables heures le martyre de son doux Jésus ; enfin, assise avec le corps inanimé de son enfant étendu sur ses genoux, dans cette attitude éplorée de nos *Pietà.*

Et certes, ces scènes qui passent sous nos yeux représentent bien la souffrance de la Vierge à son plus haut degré. Ce sont les images de la Reine des martyrs. C'est le pendant, dans la vie de la corédemptrice, du supplice du Rédempteur. On comprend que l'Eglise ait consacré à leur mémoire une fête spéciale : celle de la Compassion de Notre-Dame, le vendredi qui précède le Vendredi Saint.

Mais ce serait illusion de réduire au triduum de la Passion de Notre-Seigneur la période douloureuse de la vie de la Sainte Vierge. Et n'est-ce pas de cette illusion que veut nous défendre l'Eglise, qui a institué une seconde fête de la Vierge en larmes, celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs ?

Il est écrit du Christ que toute sa vie fut une croix et un martyre : *tota vita Christi crux fuit et martyrium.* Il faudrait aussi mettre ces paroles en épigraphe sur toute l'histoire de la T. S. Vierge, du moins à dater du jour où Jésus entre dans sa vie. Notre rosaire a beau partager cette existence en mystères joyeux, douloureux et glorieux, nous savons bien que la douleur n'est pas absente même des mystères joyeux et glorieux, et que l'épine est sous les roses.

Cette douleur a envahi son âme dès le jour de l'Incarnation, avec celui qui venait sauver le monde par la souffrance. Dès ce jour-là, elle a entrevu le tragique de son existence de Mère du Messie. *Honor onus,* les honneurs ont leur revers de responsabilité et d'inquiétude. L'honneur de la maternité divine n'a de comparable que l'immensité des souffrances d'une mère qui sait son enfant voué à des expiations qui doivent racheter le monde.

Quand, dans les premiers jours de sa maternité, elle entendra tomber des lèvres du vieillard Siméon la prophétie de son avenir tourmenté : « Cet enfant est marqué et prédestiné pour la chute et pour le relèvement de beaucoup en Israël ; il sera un signe de contradiction ; et pour vous un glaive de douleurs transpercera votre âme, » ces paroles ne lui apprendront rien de nouveau. Elle les avait déjà lues et méditées dans le prophète Isaïe : « Et il sera pour vous le salut ; mais il sera aussi une pierre d'achoppement, un rocher de scandale pour les deux maisons d'Israël, un filet et un piège pour les habitants de Jérusalem » (VIII, 14-15), et aussi toutes les paroles plus épouvantables encore par lesquelles le grand prophète avait décrit par avance la passion de l'Homme des douleurs.

Sans doute, tous les détails ne lui sont pas connus sur l'heure, la manière, les circonstances divines de la réalisation de ces desseins de Dieu sur son Fils. Mais cet inconnu même ne fait qu'ajouter à ses angoisses maternelles. Elle a vécu sous la menace continuelle du malheur.

Imaginez-vous par exemple l'anxiété de cette mère pendant les trois jours qui précédèrent le mystère du recouvrement de Jésus au Temple. Dans ces trois jours, il y a déjà comme une annonce et une répétition des trois jours de la Passion. Elle doit se demander : « Est-ce que déjà son heure serait venue ? »

Depuis longtemps, depuis la fin du XVe siècle surtout, il est d'usage de parler des sept douleurs de Marie. On peut retenir ce chiffre consacré par la piété, à la condition d'y reconnaître ses douleurs plus sensibles et plus aiguës. Mais auparavant de pieux auteurs, un Bienh. Alain de la Roche par exemple, en comptent jusqu'à cent cinquante [1], et il faut bien comprendre à travers ce cœur maternel que toute la vie de la Sainte Vierge fut en effet un déroulement de douleurs qui devaient atteindre leur paroxysme sur le sommet du Golgotha.

Cette continuité même est peut-être de nature à nous émouvoir davantage et à nous mieux soutenir dans nos épreuves que l'inimaginable martyre de Marie pendant la Passion. De celui-là on peut penser inconsciemment que c'était un moment dur, très dur, à passer..., mais qu'il n'était après tout qu'un moment, tandis que notre vie à nous est faite d'épreuves qui s'entrecroisent, dont l'une n'attend pas l'autre, qui ne nous laissent jamais de répit. Croyons bien qu'il en fut ainsi pour la Vierge des douleurs et que ses yeux n'ont pas commencé de verser des larmes seulement sur la voie douloureuse où ils aperçurent Jésus chargé de sa croix et allant à la mort.

II. — *Comment elle a souffert*

Or, m. f., malgré l'intensité et la continuité de cette vie douloureuse, pas une plainte, pas un murmure, pas de pourquoi à la Providence sur les lèvres de la Vierge, notre Mère. Toujours le silence et la résignation et même la joie. Il est écrit aussi de Jésus qu'il fut conduit comme l'agneau à la boucherie, sans gémissement ; cette parole, il faut la redire également de la Vierge qui gravit son calvaire, sous sa croix toujours plus pesante, au fur et à mesure que se succèdent ses mystères douloureux, que les sept glaives sont plantés les uns après les autres dans son cœur.

Ces douleurs, il faudrait les reprendre successivement et entendre l'acceptation amoureuse qu'elles reçoivent dans l'âme de Marie.

A l'Annonciation, au moment où sa vie s'engage déjà vers le Calvaire avec l'annonce qu'elle sera la mère de Jésus, de Jésus, c'est-à-dire du Sauveur souffrant, comment accueille-t-elle la révélation de sa destinée douloureuse, sinon par ce *fiat* qui prélude déjà au *fiat* de Jésus devant le calice de la Passion à Gethsémani et qu'elle redira des centaines de fois dans sa vie jusqu'au *fiat* suprême du Calvaire ?

A la Présentation de Jésus au Temple, quand la prophétie du vieillard Siméon transperce son cœur maternel ; devant la persécution d'Hérode, quand il faut prendre le chemin de l'exil sur la décision de S. Joseph ; lors du pèlerinage de Jérusalem, quand Jésus, sans prévenir, reste au milieu des docteurs et la jette dans de mortelles angoisses,... dans ces circonstances et toujours, silence résigné de Marie qui s'abandonne à la conduite de la divine Providence sur elle.

Et au point culminant de son martyre, là-haut, au pied de la croix, l'Evangile nous la représente dans l'attitude de la force, du courage, de l'héroïsme : *Stabat,* elle se tenait debout.

Il faut dire plus. Il n'y a pas seulement de la résignation dans l'âme de Marie au milieu de ces

[1] *Anal. Boll.*, 1893, t. XII, p. 337-338.

traverses de son existence et de ce martyre du Golgotha. Elle prélude au chant de ces grandes âmes qui accueilleront la croix avec allégresse.

Ce n'est là ni exagération, ni supposition gratuite. Cela est écrit explicitement dans l'Evangile. Il suffit de lire et de méditer.

N'est-ce pas au lendemain de l'Annonciation qu'elle entonne ce chant inégalé d'allégresse : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur » ? Ce *Magnificat,* bien que l'Evangile ne le répète plus, je suis bien sûr qu'elle l'a chanté après chaque nouvelle épreuve, avec plus d'amour et d'abandon encore, à la mesure de son amour toujours en progrès. Elle l'a chanté même dans les larmes du Calvaire, parce qu'à cette heure-là surtout, à l'heure de notre Rédemption, elles s'accomplissaient à la lettre, les miséricordes du Seigneur : « Il a pris soin d'Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde (ainsi qu'il l'avait promis à nos pères) envers Abraham et sa race pour toujours. »

Après la mort subite et atroce d'un fils qui fut son orgueil, Pierre Termier, le grand savant et le grand chrétien dont André George vient d'écrire l'histoire, disait dans sa foi profonde : « Je sais que cette épreuve est voulue par quelqu'un qui sait ce qu'il fait et qui nous aime. — J'ai remercié Dieu de ses grâces, et particulièrement de m'avoir pris mon Joseph pour l'investir à tout jamais de je ne sais quel rôle de thuriféraire, ou de céroféraire, ou de portepalme, ou de lanceur de roses dans les processions triomphales du Paradis. — Grâce à Dieu, personne chez moi ne murmure, et le cantique que je récite le plus volontiers, c'est le *Magnificat* [1]. »

Tous les saints, ainsi, se réjouiront de souffrir. Je ne puis supposer qu'il en fut autrement pour leur Reine à tous, la Reine des saints. Je ne le puis supposer, mais je le sais aussi par l'Evangile qui m'a conservé toute l'exultation de son âme en face de la souffrance embrassée pour nous et pour Dieu : *Magnificat anima mea Dominum.*

Elle est la Reine des martyrs, parce que ses souffrances l'emportent sur toutes leurs souffrances, quels que soient les tourments raffinés qu'ait inventés contre eux la cruauté des persécuteurs ; mais elle est leur Reine aussi, et plus encore, par l'entière et joyeuse acceptation de toutes ces souffrances en union avec son Jésus, pour le salut du monde et la gloire du Père.

* *

Certes, m. f., aller jusque-là dans l'intelligence et l'amour du mystère de la croix, c'est le sublime de la sainteté. Ce sont des sommets que n'ont atteints que quelques grandes âmes. Il ne faut pas que leur altitude nous décourage et que nous nous fassions des sentiments de la Vierge des douleurs je ne sais quelle idée fausse de stoïcisme inhumain.

[1] André George : *Pierre Termier,* Paris, Flammarion. 1933.

Aussi l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs que l'Eglise met sous nos yeux, est celle d'un visage en larmes et tiré par la souffrance. Il est nécessaire que nous sentions d'abord qu'elle a souffert, qu'elle a longuement souffert, qu'elle a épouvantablement souffert, et qu'à ce spectacle notre cœur s'attendrisse au lieu de se durcir devant l'épreuve. Nous avons besoin d'une certaine paix d'âme pour accueillir la leçon du malheur.

Mais quand notre cœur se sera laissé toucher devant tant de malheurs, apprenons de notre Mère et demandons-lui de toute notre âme la patience dans nos croix.

C'est la grâce qu'obtiennent souvent les grands malades de Lourdes quand la Vierge puissante et bonne les laisse retourner chez eux avec leur infirmité ou leur mal.

C'est la grâce que nous pouvons et que nous devons aussi recueillir de ces pensées sur Notre-Dame des Sept-Douleurs, d'adorer humblement les dispositions de Dieu sur nous, bien persuadés qu'il nous aime quand même, et qu'il nous aime peut-être dans la mesure où il nous fait l'honneur de nous associer à ses souffrances et à celles de sa très sainte Mère.

Notre-Dame des Sept-Douleurs, par vos mérites et à votre exemple, donnez-nous de nous souvenir de vos larmes dans nos jours d'épreuves et qu'un regard sur vous nous fasse dire, au moins dans la résignation, le *fiat* que vous avez prononcé dans l'exultation de votre âme héroïque. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XXIII

BÉNÉDICTION DES SAINTES HUILES ET DES FONTS BAPTISMAUX

Mes frères,

Les deux bénédictions dont nous allons parler dans cette instruction ont pour but de préparer la matière dont l'Eglise se sert dans l'administration de quatre grands sacrements : le baptême, la confirmation, l'extrême-onction et l'ordre. C'est vous dire quelle en est l'importance. Toutes deux ont lieu pendant la Semaine Sainte, et c'est avec beaucoup de raison : n'est-ce pas pendant la Semaine Sainte que Notre-Seigneur a versé son sang pour nous, et les sacrements ne sont-ils pas les canaux par lesquels ce sang rédempteur vient purifier nos âmes ?

I

La première de ces bénédictions est celle des saintes huiles, que l'évêque consacre le Jeudi Saint. Au début de l'Eglise, on procédait à cette bénédiction n'importe quel jour, et aujourd'hui encore on le ferait validement à tout moment de l'année ; mais depuis le VII^e^ s. l'usage a prévalu de le faire seulement le Jeudi Saint.

Cette bénédiction est exclusivement réservée à l'évêque. Seuls donc en sont témoins les fidèles qui

habitent une ville épiscopale et ont le bonheur d'assister aux magnifiques offices pontificaux que l'évêque y célèbre dans sa cathédrale. Raison de plus pour que nous vous en donnions une rapide description et que vous sachiez comment sont consacrées ces saintes huiles dont à plusieurs reprises, au cours de votre vie, l'Eglise marque vos membres. Nulle bénédiction ne se fait avec autant de pompe et d'apparat.

Afin de mieux représenter ce qui se passa le Jeudi Saint au Cénacle, où seul Notre-Seigneur célébra la Cène eucharistique entouré de ses apôtres, l'évêque devrait, lui aussi, célébrer seul la sainte messe ce jour-là en sa cathédrale ; ses prêtres et tout son clergé devraient y assister et y communier de sa main comme les apôtres et les personnes présentes au Cénacle communièrent de la main de Notre-Seigneur. En tout cas, douze prêtres en chasuble, sept diacres en dalmatique et sept sous-diacres en tunique doivent l'entourer et collaborer avec lui à la bénédiction des saintes huiles qui a lieu à cette messe du Jeudi Saint. Ces douze prêtres représentent, vous le devinez, les douze apôtres, et les sept diacres et sous-diacres les sept premiers diacres choisis par les apôtres comme auxiliaires de leur ministère. Vous vous faites difficilement une idée, vous qui n'en avez pas été les témoins, de l'imposant spectacle qu'offrent dans le sanctuaire de nos cathédrales tous ces officiants ainsi revêtus des insignes de leur ordre, présidés par le Pontife coiffé de la mitre et entourés de nombreux clercs en surplis.

Un peu avant le *Pater,* l'évêque interrompt le saint sacrifice sur l'invitation de l'archidiacre qui le prie de bénir l'huile des infirmes employée pour administrer le sacrement d'extrême-onction. Le Pontife prononce un exorcisme sur le vase qui contient cette huile et supplie le Seigneur d'envoyer du ciel son divin Esprit pour féconder la liqueur extraite de l'olive et lui donner la vertu de fortifier le corps, de sanctifier l'âme, de calmer la douleur, de soulager les infirmités et de guérir toutes les maladies spirituelles et corporelles. C'est par Jésus-Christ et en vertu des mérites de sa Passion que l'évêque sollicite pour l'huile qu'il bénit cette efficacité, en traçant le signe de la croix sur le vase qu'on lui présente. Vous voyez, m. f., que bien loin d'appréhender l'onction de cette huile sur nos membres malades, nous devons bien plutôt la désirer et la solliciter, afin d'en ressentir au plus vite sa vertu divine.

L'évêque continue ensuite la sainte messe jusqu'à la communion. Celle-ci achevée, les prêtres, diacres et sous-diacres se rendent en procession au lieu où ont été préparées les urnes renfermant l'huile des catéchumènes et le saint chrême, et on les apporte avec grande pompe dans le sanctuaire au milieu des chants. L'évêque bénit d'abord le baume ; il le mêle avec un peu d'huile et demande à Dieu que quiconque sera oint de ce chrême précieux se montre intrépide contre lui-même, contre le monde, contre le démon et répande par ses vertus l'édification et le bon exemple. Il souffle ensuite trois fois sur l'urne, ce que font à leur tour les douze prêtres qui l'entourent. Quand Notre-Seigneur voulut faire de ses apôtres les ministres de sa miséricorde et les distributeurs de ses grâces, il souffla sur eux, dit l'évangile, et leur dit : « Recevez le St-Esprit. » Ces insufflations de l'évêque et des prêtres sur les saintes huiles ont un but analogue : appeler sur elles la grâce du St-Esprit, qui leur communiquera la vertu de sanctifier ceux qui en seront marqués.

L'évêque chante ensuite une magnifique préface, à la fin de laquelle le baume déjà mêlé à un peu d'huile est versé dans l'urne renfermant une quantité d'huile d'olive suffisante pour que chaque paroisse du diocèse puisse en recevoir sa part. L'évêque dit en même temps cette prière : « Que ce mélange soit pour ceux qui en seront oints un moyen de propitiation et une source de salut éternel. » Cela dit, il s'incline profondément devant le saint chrême qu'il vient de consacrer et chante par trois fois : « *Ave sanctum chrisma.* Je vous salue, ô saint chrême. » Il baise ensuite avec respect le vase qui le contient. Chacun des douze prêtres revêtus des ornements sacrés en fait autant. Ces marques de profond respect peuvent étonner les ignorants, mais non les chrétiens instruits : ceux-ci savent parfaitement que cette huile, même bénite, reste une simple créature et que l'honneur qu'on lui rend s'adresse moins à elle qu'à Dieu qui l'a consacrée et en a fait l'instrument de sa grâce.

Aussitôt après la bénédiction du saint chrême, l'évêque procède à la bénédiction de l'huile des catéchumènes. Elle se fait avec les mêmes cérémonies et l'évêque et les prêtres la saluent elle aussi en disant : « *Ave, sanctum oleum.* Je vous salue, ô huile sainte. »

Le saint chrême ainsi bénit est employé pour faire une onction sur le front de l'enfant qu'on vient de baptiser, pour la confirmation, la consécration des évêques, des rois, des églises, des vases sacrés et le baptême des cloches. On se sert de l'huile des catéchumènes pour faire une onction sur la poitrine et entre les épaules de l'enfant qu'on va baptiser, pour consacrer les mains du nouveau prêtre, pour consacrer les autels. On s'en sert aussi pour le baptême des cloches.

La bénédiction des saintes huiles terminée, on reporte très solennellement les urnes qu'elles renferment au lieu où elles étaient avant la messe, en attendant qu'on les distribue à toutes les églises du diocèse. Cette bénédiction, avec ses prières et ses cérémonies, est très ancienne ; on la trouve déjà dans le sacramentaire de S. Grégoire, qui date de plus de mille ans. L'usage de l'huile dans les cérémonies religieuses est plus ancien encore. La Genèse nous montre Jacob versant de l'huile sur une pierre pour la consacrer et en faire un autel. Par l'ordre de Dieu, Moïse oint d'huile son frère Aaron pour le sacrer grand-prêtre. Samuel et les prophètes s'en servent pareillement pour sa-

crer les rois d'Israël. Rien d'étonnant que Notre-Seigneur l'ait choisie lui aussi pour en faire la matière de ses sacrements.

II

La seconde bénédiction dont je veux vous parler a lieu le Samedi Saint et le samedi qui précède la Pentecôte : c'est la bénédiction des Fonts baptismaux, c'est-à-dire de l'eau destinée à l'administration du sacrement de baptême. Comme c'était la veille de Pâques et de la Pentecôte qu'avait lieu, aux premiers siècles de l'Eglise, le baptême des catéchumènes, toutes les cérémonies qui précèdent, accompagnent ou suivent cette bénédiction rappellent ce baptême.

Les catéchumènes qui le recevaient passaient la nuit précédente en prières et on achevait leur instruction en leur lisant les plus beaux passages de l'Ancien Testament. Pour éclairer les ténèbres de la nuit, il fallait des cierges, qu'on avait soin de bénir selon la coutume de l'Eglise qui bénit tous les objets à son usage, et on les allumait à l'aide d'un briquet, unique moyen alors de produire du feu et de la lumière. C'est en souvenir de cette pratique qu'au début de l'office du Samedi Saint on procède aujourd'hui encore à la bénédiction du feu nouveau, qu'on allume un cierge à trois branches et qu'on procède très solennellement à la bénédiction du cierge pascal. Allumé aux offices pendant les quarante jours qui suivent Pâques, jusqu'à l'évangile de l'Ascension, ce cierge, ainsi que le feu nouveau, est l'image de Jésus-Christ ressuscité. Cinq grains d'encens bénit fixés sur une de ses faces en forme de croix représentent les cinq plaies du Sauveur.

Après la bénédiction de ce cierge, le célébrant lit douze leçons le Samedi Saint, six seulement la veille de la Pentecôte, et lorsqu'elles sont terminées a lieu la bénédiction des Fonts baptismaux. Le célébrant s'y rend, précédé de la croix et du cierge pascal, au chant du trait *Sicut cervus...* qui exprime si bien le vif désir d'être baptisés qu'avaient les catéchumènes en se rendant aux Fonts sacrés : « De même que le cerf soupire après les sources d'eau vive, de même mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. »

Arrivé devant les Fonts baptismaux, le prêtre chante une première oraison avant d'y entrer et une seconde lorsqu'il y a pénétré, afin d'appeler l'Esprit-Saint qui va sanctifier cette eau. Puis il entonne une magnifique préface où il rappelle les prodiges accomplis par Dieu au moyen de l'eau. A sept reprises il s'arrête pour accomplir sur l'eau diverses cérémonies symboliques. Il y plonge la main et y trace une croix, pour indiquer que c'est par la vertu de la croix que cette eau purifiera les âmes ; il la touche une seconde fois en demandant à Dieu de la soustraire à l'influence du malin esprit ; par trois signes de croix il la bénit au nom des trois personnes de la Sainte Trinité ; il la divise une seconde fois et la fait déborder des Fonts vers les quatre points cardinaux pour rappeler les quatre fleuves qui arrosaient le Paradis terrestre et indiquer que les hommes de tous les pays sont appelés à la grâce du baptême ; par trois fois il souffle sur elle en demandant à Dieu de la bénir par le souffle du St-Esprit ; par trois fois il y plonge le cierge pascal et chante : « Que la vertu du St-Esprit descende sur toute la substance de cette eau et qu'elle la rende fé onde et capable de régénérer. » Il termine en demandant à Dieu que tous ceux qui recevront sur ces Fonts le sacrement de la régénération, renaissent à l'innocence c'est-à-dire à la vie de la grâce.

Le célébrant fait ensuite l'aspersion des assistants avec cette eau nouvellement bénite, en souvenir du baptême des catéchumènes qu'on célébrait alors. On en met de côté pour l'usage particulier des fidèles, qui pourront en emporter chez eux ; le prêtre verse ensuite dans l'eau des Fonts baptismaux l'huile des catéchumènes, le saint chrême, puis de nouveau l'une et l'autre simultanément ; cela fait, on revient au sanctuaire au chant des litanies des Saints, auxquelles succède la messe du Samedi Saint.

Malgré les fatigues qu'a pu vous causer l'assistance aux nombreux offices des jours précédents, malgré la besogne que la veille de Pâques vous occasionne, ayez soin, m f., d'assister à cette bénédiction et à la messe qui la suit. Rappelez-vous que vous êtes devenus chrétiens sur ces Fonts sacrés qu'on bénit, remerciez Dieu de cette grande grâce et demandez-lui d'y être fidèles. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XLIII

S. JOSEPH DE CUPERTINO : LE MIRACLE

Mes frères,

Une existence particulièrement extraordinaire, ce fut celle de S. Joseph de Cupertino, qui fut marquée par une suite presque ininterrompue d'extases et de miracles. Et l'on aurait tort de supposer qu'il s'agisse ici de pieuses légendes dont l'authenticité serait plus ou moins contestable. Ce saint vivait en plein XVII[e] siècle, à l'époque de Louis XIV, c'est-à-dire en une période où la foi était loin d'être aveugle et naïvement crédule. Il habitait au cœur de l'Italie et les personnages les plus éclairés de son temps furent témoins de ses actes extraordinaires, comme par exemple ce prince de l'Allemagne protestante qui se convertit au catholicisme après l'avoir vu s'élever dans les airs.

I

Né au village de Cupertino, dans le diocèse de Salente, au sein d'une famille pieuse, il sut conserver sa ferveur et son innocence au milieu des périls de la jeunesse. La Sainte Vierge daigna le guérir d'une longue et douloureuse maladie; aussi, en reconnaissance, résolut-il de se consacrer entièrement au service de Dieu. Ce fut pour

accomplir ce projet qu'il sollicita la grâce et l'honneur de revêtir le froc de bure cher aux enfants de S. François d'Assise. Il ne fut pourtant admis dans l'Ordre qu'après de nombreuses difficultés, car le Seigneur se plaît à éprouver ceux qu'il aime, afin de les perfectionner encore.

On se décida enfin à le recevoir à titre de simple frère lai ; mais son amour pour la Sainte Eucharistie le pressait vivement d'obtenir le sacerdoce, afin de célébrer les saints mystères. La Providence vint à son secours et disposa si bien toutes choses qu'au jour de l'examen décisif les interrogateurs demandèrent au postulant juste la traduction de l'unique phrase de latin qu'il connût.

Après avoir émis ses vœux de religion, Joseph reçut donc les Ordres sacrés, ce qui fut pour lui l'occasion d'un renouveau de ferveur. Il s'était détaché totalement et sans réserve de tout ce qui peut intéresser un homme ici-bas et n'avait plus aucun point de contact avec les choses de la terre. En revanche, il aspirait si ardemment au ciel que, pour se purifier de ses fautes pourtant légères et pour accroître ses mérites, il se livrait aux pratiques les plus redoutables des antiques anachorètes. Ses seuls trésors étaient une discipline, un cilice et une chaîne de fer : il s'en servait très fréquemment. Et comme cela lui paraissait insuffisant encore, il s'ingéniait à multiplier les souffrances qui briseraient son corps pour mieux libérer son âme de l'esclavage de la chair.

L'occupation principale de ses jours était la prière, car il poussa l'esprit d'oraison jusqu'à atteindre les sommets les plus élevés de la contemplation. Cela le disposait admirablement aux effusions de l'amour divin, dont le germe avait été déposé en lui dès sa première jeunesse, mais qui allait en augmentant sans cesse et qui l'embrasait totalement. Cette charité ardente s'épanouissait souvent en extases. Ravi dans la méditation, Joseph se trouvait tout à coup hors de lui-même. Des visions d'une suavité et d'une splendeur inégalables étincelaient devant ses yeux éblouis. Des harmonies sacrées retentissaient à ses oreilles. Il devinait, par une faveur spéciale d'en-haut, quelque chose de ces secrets qu'il n'est pas donné à l'homme de connaître. Et cela se reproduisait, non pas à titre exceptionnel, mais à peu près tous les jours de sa vie, en la présence des religieux qui vénéraient l'humble moine, si visiblement béni de Dieu.

Mais, même dans ces états anormaux et surnaturels, le saint ne perdait point le sentiment de la divine obéissance. A plusieurs reprises il arriva que, pendant qu'il était élevé au-dessus de terre et comme entraîné vers le ciel par la force de son amour, le supérieur de son couvent lui donna, à voix basse, l'ordre de revenir à lui. Aussitôt Joseph, qui pourtant n'avait plus conscience de rien de terrestre, reconnut dans le commandement de son chef l'expression de la volonté de Dieu, et il redescendit sur le sol. La docilité était d'ailleurs au nombre de ses vertus préférées. Il avait coutume de dire qu'il tenait à se laisser conduire comme un aveugle et qu'il préférerait mourir que de manquer à la soumission jurée par lui.

Nous ne parlerons pas de sa pauvreté. On lui a rendu cet hommage qu'elle rivalisa avec celle du Patriarche d'Assise, et c'est tout dire. Un seul détail justifie une telle louange : lorsque Joseph fut sur le point de mourir, le recteur de la communauté lui demanda d'abandonner de bon gré ce qu'il pouvait posséder ; et le franciscain répondit, en toute vérité, qu'il n'avait absolument rien à lui.

Une âme aussi élevée se devait à elle-même de cultiver avec prédilection la pureté la plus absolue. Le bon Dieu avait doué S. Joseph de Cupertino d'un sens spécial qui lui permettait de reconnaître les gens vicieux à une odeur infecte, perceptible pour lui seul. Et, comme contre-partie, il émanait de sa personne un parfum d'une délicatesse telle qu'on ne saurait le comparer à aucun de ceux que nous connaissons ici-bas.

Il ne faut pas croire que Joseph soit parvenu à une telle chasteté sans avoir eu à subir de nombreux assauts du démon, qui s'acharnait contre lui comme il le fait surtout contre les créatures d'élite. Mais la prière, les macérations, et surtout l'appui de la Vierge immaculée qu'il se plaisait à appeler sa Mère, lui permirent toujours de triompher.

Son amour de Dieu se compléta toujours par la charité à l'égard du prochain. Ce fils de S. François, absolument dénué de tout, trouvait encore le moyen de rendre d'innombrables services. S'il rencontrait un pauvre, un infirme, un malade, il savait lui donner la seule aumône qui fût en son pouvoir, la seule aussi qui réconforte les âmes : des paroles de consolation efficace, mêlées à de judicieux conseils. Il avait, comme tout le monde, des ennemis, car certains êtres sont si vils que la sainteté elle-même ne saurait désarmer leur jalousie. Maintes fois il fut injurié, suspecté, calomnié. Il ne répondit jamais que par un tendre sourire et par des bienfaits obtenus, pour ses persécuteurs, par sa prière.

Comme il multipliait les miracles, les supérieurs de son Ordre et les représentants de l'Inquisition pensèrent, d'un commun accord, qu'il fallait manifester au monde, afin de l'édifier, cette preuve vivante de la toute-puissance de Dieu. On lui ordonna de voyager. Il s'inclina, quoiqu'il lui eût été infiniment moins dur de cacher dans le secret de son cloître les secrets du Roi et les dons incomparables dont il était comblé. Ce fut une mission d'un genre tout spécial qui se déroula non pas seulement dans les églises, mais sur les places publiques et jusqu'à la cour des souverains, une mission qui ne s'accomplit pas à force de discours, mais à coups de miracles incontestables.

Un péril pouvait surgir de là : celui d'exalter l'orgueil du moine. Mais celui dont nous parlons s'était rendu inaccessible à des préoccupations pareilles. Il implorait, tout au contraire, le Seigneur de lui retirer le don des prodiges, et demandait aux hommes qu'à sa mort on le jetât dans

une fosse tellement obscure que nul ne puisse le retrouver. Dieu, qui exalte les humbles, et qui avait accordé à son serviteur le privilège de dominer la nature, de scruter les cœurs, de guérir les malades, de convertir les criminels, préféra rappeler à lui, en le prévenant d'ailleurs à l'avance, celui qui s'était entièrement donné à lui.

II

Le cas de S. Joseph de Cupertino pose la question du miracle, puisque, par une disposition spéciale de la Providence, le miracle fut son moyen d'apostolat.

Qu'est-ce qu'un miracle ? C'est un fait qui dépasse les puissances naturelles. En créant l'univers, le Seigneur lui a imposé des lois, même physiques, auxquelles rien ne saurait se soustraire. Un ordre immuable règle la succession des jours et des saisons, les marées de l'océan comme la cristallisation des minéraux, la germination des plantes comme la physiologie des êtres animés. Mais Dieu s'est réservé le droit de suspendre ou de modifier, quand il lui plaît, les lois établies par lui, et c'est cela même qui démontre sa toute-puissance, puisque seul le législateur est au-dessus de la loi.

Afin de se manifester aux hommes et de confirmer ainsi leur foi, il autorise donc des dérogations à la succession habituelle des événements. Et c'est cette intervention exceptionnelle, imprévue, du Pouvoir suprême dans les affaires de ce monde qui frappe les esprits et leur rappelle l'existence de la divinité qui mène à sa guise les hommes et les choses.

Un miracle se produit, soit par l'action directe et immédiate de Dieu, ce qui est rare, soit — plus souvent — par l'intermédiaire de personnes que le Seigneur élit pour en faire les instruments de son suprême vouloir. Celui qui agit ainsi n'opère rien par lui-même. Tout se passe en vertu de l'autorité que Dieu lui délègue dans un but connu de lui.

Jusqu'à présent rien de plus simple ni de plus logique, pour quiconque a le bonheur de posséder la foi. Mais ici intervient une question délicate. Il y a des gens qui ne sauraient prétendre à aucune mission surnaturelle et qui cependant accomplissent des actes extraordinaires, depuis les mediums plus ou moins tricheurs jusqu'aux fakirs hindous dont les exhibitions intriguent, sans la satisfaire, la curiosité humaine. Posons donc le principe que tout ce qui sort de l'ordinaire, n'est pas nécessairement un miracle, c'est-à-dire l'intervention de la puissance divine en dehors des lois de la nature. D'autres causes peuvent agir, telles certaines forces ignorées du public ; c'est ce qui arrive parfois lorsqu'on parle de magnétisme. L'influence du démon, qui nous est supérieur en intelligence, peut faire produire à ses adeptes des actes prodigieux destinés à pervertir la foi. La simple surexcitation nerveuse a produit, de temps à autre, des guérisons étonnantes chez des malades un peu disposés à l'hystérie.

Au milieu de toutes ces complications, comment allons-nous reconnaître le véritable miracle divin ? L'Eglise, pour faciliter notre discernement, a posé des lois aussi rigoureuses que sages. Elle veut, avant de reconnaître un fait comme réellement miraculeux, que l'événement se soit produit non seulement *hors* du domaine des lois naturelles, mais *au-dessus* de ce domaine, c'est-à-dire de telle façon que l'on soit obligé de reconnaître que nulle force créée n'eût pu aboutir à ce résultat. Qui donc, par exemple, en ce monde, s'avérera capable de ressusciter un mort ? De plus, l'autorité religieuse se réserve de juger par elle-même, avec le concours des spécialistes qui lui fourniront les bases de sa documentation, les cas où le fait anormal devient réellement prodigieux, au sens surnaturel de ce mot. Cela lui permet ainsi d'écarter les hypothèses d'interventions diaboliques, ou d'auto-suggestion, ou d'illusion globale.

Sans doute, cette méthode sévère aura l'inconvénient d'éliminer beaucoup de miracles qui, réellement dus à la bienfaisance du Très-Haut, ne sont pas suffisamment munis de certificats d'origine humaine. Mais il est préférable de laisser tomber dans l'oubli cent miracles incertains plutôt que d'en retenir un seul qui ne serait pas absolument incontestable. La rigueur même que déploie le Saint-Siège affirme, une fois de plus, qu'il n'entend ni se laisser berner, ni induire les fidèles dans la moindre erreur. On doit se fier au jugement du Souverain Pontife, qu'assiste l'Esprit-Saint. Et c'est précisément cette garantie qui donne au miracle son entière valeur apologétique.

Le miracle, nous l'avons dit, sert d'abord, d'une façon générale, à soulager des infortunes humaines ; son but principal est de démontrer que Dieu existe bien réellement, puisque, de temps à autre, il se manifeste par une dérogation éclatante aux lois de la nature, que lui seul peut se permettre.

Mais voici que quelques personnes plus subtiles murmureront tout bas : « S'il en est ainsi, si le miracle est vraiment la preuve de Dieu, pourquoi ne se reproduit-il pas plus souvent ; pourquoi n'est-il pas accessible à la généralité des hommes ? » Vieille objection, depuis longtemps réfutée. Quand on se souvient que Dieu est l'ordre par excellence, la difficulté disparaît d'elle-même. Que deviendrait une loi qui serait *perpétuellement* transgressée ? Elle tomberait d'elle-même en désuétude. La prodigalité des miracles aboutirait fatalement à créer le chaos dans l'univers, car personne n'oserait plus se fier à des règles que démentirait une expérience quasi journalière. Il faut donc que le miracle soit rare, pour qu'il conserve son importance et pour qu'il n'introduise pas un élément d'anarchie dans la marche du monde.

Mais il n'est rare que relativement, puisqu'aucun siècle ne s'est écoulé depuis Jésus sans que de frappantes manifestations divines n'aient rappelé aux hommes clairvoyants que Dieu est toujours là et ne se désintéresse jamais de nos affai-

res. En notre xx^e siècle, si sceptique pourtant, il suffit d'évoquer le nom de Lourdes, où chacun peut contrôler que les guérisons officiellement reconnues ne sont ni des illusions ni des duperies.

On pourrait s'étendre à l'infini sur les récits des prodiges de l'Ancien Testament, de ceux qui accompagnèrent la prédication du Christ, et sur ceux qui se renouvellent sans trêve depuis que le monde est chrétien. A quoi bon ? Le principe seul importe. Autant il faut nous méfier des bateleurs qui nous présentent comme des manifestations célestes de simples tours de prestidigitation, autant nous devons reconnaître en toute loyauté que le Seigneur daigne intervenir quelquefois dans la marche des affaires terrestres, et que, lorsqu'il agit ainsi, il le fait pour confirmer notre espérance et corroborer notre foi.

LES FÊTES DE L'EGLISE

LXXXVII

NOTRE-DAME DE LA MERCI

Ce sont les cruautés inouïes des Turcs et leur fanatisme sanglant qui obligèrent les chrétiens d'Europe à faire les Croisades. Au retour d'un pèlerinage en Palestine, Pierre l'Ermite dénonça ces horreurs qui firent frémir tous les cœurs français ; Urbain II prêcha lui-même la première Croisade et fit surgir des armées qui se précipitèrent sur l'Orient.

I

Les Musulmans firent de nombreux captifs qu'ils torturaient, obligeaient à abjurer et réduisaient à la misère la plus inhumaine. En 1198, S. Jean de Matha et S. Félix de Valois fondèrent l'Ordre des Trinitaires pour délivrer ces malheureux prisonniers de la haine et de la brutalité des Turcs, Ordre très sévère qui eut son siège à Cerfroi, sur les confins de la Brie et du Valois, et qui fut approuvé par Innocent III.

A cette époque, la partie la plus fortunée de l'Espagne était encore retenue sous le joug pesant des Sarrazins, qui exerçaient leur piraterie sur toute la Méditerranée. Ils saisissaient les chrétiens qu'ils rencontraient, hommes, femmes, enfants, les vendaient comme esclaves et en peuplaient leurs bagnes et leurs harems. Les corps subissaient tous les sévices et les âmes étaient exposées au péril grave de perdre leur foi.

Il y avait alors à Barcelone un Français, S. Pierre Nolasque, qui était particulièrement touché de compassion pour ces malheureux et qui se sentait porté à se faire lui-même esclave pour les délivrer. Il était né au château de Recaud, près de Castelnaudary. Trois jeunes filles de Toulouse s'y étaient réfugiées, fuyant la persécution albigeoise ; c'est pourquoi ce pays s'appelle depuis le Mas des Saintes Puelles. Pierre s'était uni à Simon de Montfort pour faire la croisade contre les Albigeois. Pierre d'Aragon avait succombé à la bataille de Muret et son fils Jacques avait été fait prisonnier. Simon confia cet enfant âgé de six ans, à Pierre Nolasque et les envoya tous deux en Espagne.

Pierre Nolasque vécut donc à la cour d'Aragon, à Barcelone, et fit l'éducation du jeune prince. Il demeurait dans une maison que le roi lui avait donnée et inspirait à Jacques l'amour de la foi chrétienne, la charité et les bonnes mœurs. Sa vie était celle d'un religieux, recueillie, austère et pieuse. S. Raymond de Pennafort, qui appartenait à l'Ordre de S. Dominique, le dirigeait et devait souvent modérer les élans de sa ferveur. Pierre restait possédé de cette idée de créer une société qui se consacrerait au rachat des esclaves chrétiens et qui amasserait des ressources pour mener à bien cette généreuse entreprise. Dieu lui envoya des visions pour l'affermir dans son dessein de charité et le fortifier contre les médisances ou les calomnies qui se mettent souvent à la traverse des meilleures œuvres. Un jour, il lui sembla voir un olivier chargé de fleurs et de fruits, qui s'élevait dans la cour de la maison royale. Deux vieillards étaient au pied de cet arbre et lui ordonnaient de le garder. Il comprit que cet olivier était le symbole de la Congrégation qu'il voulait fonder pour racheter les captifs et il priait de plus en plus pour que son beau projet se réalisât.

Le premier du mois d'août 1218, en la fête de S. Pierre-ès-liens, au milieu de la nuit, la Sainte Vierge descendit du ciel, accompagnée d'anges et de saints, et elle lui apparut pendant qu'il priait.

— Mon fils, lui dit-elle, je suis la Mère du Fils de Dieu qui a versé son sang sur la croix pour le salut et la liberté du genre humain. Je cherche des hommes qui veuillent, comme lui, donner leur vie pour racheter les chrétiens captifs. Ce sacrifice lui sera très agréable. Je désire donc que l'on fonde, en mon honneur, un Ordre dont les membres rachèteront les esclaves des Musulmans. Ils prendront même leur place s'il le faut, et s'offriront en gage. C'est mon Fils qui m'a envoyée vers toi.

— Je crois, répondit-il humblement, que vous êtes la Mère du Sauveur et que vous êtes descendue sur terre pour soulager les pauvres chrétiens esclaves de la barbarie des Turcs. Mais qui suis-je, moi, pour accomplir une si grande œuvre ? Comment pourrai-je tirer vos enfants et mes frères de leurs cruelles mains ?

— Ne crains rien, repartit Marie avec une douce autorité, je t'assisterai, je serai avec toi. Tu le verras bientôt. Mes fils et mes filles de cet Ordre porteront, comme marque distinctive, des habits blancs comme ceux dont tu me vois revêtue.

Pierre Nolasque demeura en prière jusqu'au matin. Ensuite il se rendit auprès de Raymond de Pennafort, qu'il trouva à la cathédrale et à qui il raconta sa vision. Celui-ci l'interrompit : « J'ai eu la même vision, dit-il. J'ai reçu aussi la visite de la Reine des anges, elle m'a donné les mêmes

ordres. C'est pour remercier Dieu et la T. S. Vierge que je suis venu de si bonne heure à la cathédrale. »

Comme ils conféraient ensemble, ils virent entrer le roi Jacques, qui avait été aussi favorisé de la même révélation : « La glorieuse Reine des anges, dit-il, m'a apparu cette nuit. Elle était incomparablement belle et majestueuse. Elle m'a ordonné d'instituer pour le rachat des captifs un Ordre qui s'appellera l'Ordre de Sainte Marie de la Merci ou de la Miséricorde. Pierre, je sais que tu as un grand désir de racheter les esclaves, c'est donc toi que je charge de l'exécution de cette œuvre. Pour toi, Raymond, je connais ta vertu et ta science; tu seras le soutien de l'Ordre par tes prédications. »

II

Le 10 août, en la fête de S. Laurent, le roi Jacques, avec toute sa cour, se rendit à la cathédrale de Barcelone pour assister à la prise d'habit de Pierre Nolasque ; l'archevêque Bérenger de La Palu officiait. Après l'Evangile, Raymond de Pennafort monta en chaire et annonça au peuple la création du nouvel Ordre sous le nom de Notre-Dame de la Merci, destiné à racheter les captifs des Musulmans. Pierre fut revêtu des habits que la Sainte Vierge elle-même avait désignés ; le roi plaça sur le scapulaire l'écu de ses propres armes, avec, au milieu, une croix blanche. Le nouveau religieux ajouta aux trois vœux ordinaires celui de se livrer en otage aux Turcs, s'il était nécessaire, pour la rédemption des captifs chrétiens.

Le nombre des religieux de la Merci s'augmenta rapidement, et Pierre leur bâtit un monastère auprès de l'église Ste-Eulalie, sur le bord de la mer, afin qu'ils eussent toujours sous les yeux leur champ d'action avec la pensée de leur mission.

Il fit un pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat. Au retour, il rassembla ses religieux et leur dit : « L'Ordre est fondé, mais il ne suffit pas de racheter quelques captifs avec nos ressources ; il faut nous transporter dans les pays infidèles pour retirer les agneaux de la gueule des loups, pour délivrer nos frères des mains des Musulmans. » Comme ils ne pouvaient s'y rendre tous, ils élurent ceux qui partiraient les premiers et qui reçurent le titre de *Rédempteurs*. Pierre fut le premier de ces heureux élus. Il partit pour le royaume de Valence, puis celui de Grenade, qui étaient au pouvoir des Sarrazins, et à chaque fois il ramena de nombreux prisonniers. En même temps il prêchait la foi chrétienne aux Musulmans émerveillés de son dévouement, car il s'exposait ainsi chaque jour à la mort.

Il se rendit ensuite à Alger, où nombre de captifs gisaient dans les basses fosses des Turcs. Comme il négociait pour les délivrer, un pirate arrivait avec une frégate chargée de prisonniers, parmi lesquels Thérèse de Vibaure, qu'il avait rencontrée à la cour, et qui venait de Rome. Il traita aussitôt du rachat, mais le chef des pirates apprit qu'il y avait des captifs de marque dans la frégate et il prétendit qu'il avait été trompé. Il maltraita le saint, qui envoya en Espagne pour y chercher la somme considérable qui était exigée. Pendant ce temps, à son insu, un juif du pays les enleva secrètement et les fit passer en Espagne. Le pirate rendit Pierre Nolasque responsable de leur départ et le jeta dans une prison humide et malsaine. Les juges pourtant n'osèrent le condamner. Alors il s'offrit à rester esclave à la place des fugitifs. Mais ils l'obligèrent à partir lui-même pour chercher la rançon et l'embarquèrent sur un navire qui faisait eau de toutes parts. La Providence le fit aborder bientôt à Valence, d'où il envoya l'argent promis, avec une autre somme pour ramener de nouveaux captifs.

Quelque temps après il se démit de sa fonction de Rédempteur pour se consacrer aux plus humbles ministères de la communauté, mais les religieux voulurent qu'il fût jusqu'à sa mort Général de l'Ordre.

Le pape Paul V, reconnaissant les services rendus, institua la fête de Notre-Dame de la Merci. La Sainte Vierge bénit ses serviteurs et leur œuvre. Elle se montra en Afrique, à Alger surtout, la consolatrice des esclaves chrétiens. Aussi quand cette ville fut conquise par la France, en 1830, nombre d'églises et de chapelles y furent consacrées à la Sainte Vierge, puis on lui éleva une basilique magnifique, en face des flots qui entendirent les plaintes de tant d'affligés : c'est le sanctuaire illustre de Notre-Dame d'Afrique.

L'oraison de Notre-Dame de la Merci résume bien l'esprit de la fête : « O Dieu, qui par la très glorieuse Mère de votre Fils, avez voulu augmenter votre Eglise d'une famille nouvelle, afin de délivrer les fidèles du Christ des mains des païens, accordez-nous, nous vous en prions, que Celle que nous vénérons comme la Fondatrice d'une si grande œuvre nous délivre par ses mérites et par son intercession de tous nos péchés et de la captivité du démon. »

Les chaînes des musulmans n'enchaînaient pas l'âme. Il y a des chaînes plus lourdes : ce sont celles du péché, qui nous mettent au pouvoir du plus cruel des maîtres. Marie seule peut les briser.

BÉNÉDICTION D'UNE CLOCHE

LA CLOCHE INSTRUIT ET ÉMEUT

Mes frères,

Bonaparte, après la bataille de Waterloo, s'abattit comme un aigle foudroyé sur le rocher de Sainte-Hélène. Dans l'immense solitude où il se trouvait, n'entendant plus ni le bruit des batailles, ni les orages de la guerre qu'il avait tant aimés, ce héros prit une plume et écrivit ses Mémoires.

Je les ai lus, et j'y ai trouvé un mot qui résume si bien l'objet de cette cérémonie que j'ai cru devoir vous le rapporter : « Le son de l'*Angelus*

me manque ici, écrit-il dans une page émue, et je ne puis m'accoutumer à ne plus l'entendre. Jamais le son des cloches n'a frappé mon oreille sans reporter ma pensée vers les premières sensations de mon enfance. Quand je l'entendais sous les bois de Saint-Cloud, souvent on me croyait rêvant un plan de campagne ou une loi de l'empire : tout simplement je reposais ma pensée, en me laissant aller aux premières impressions de ma vie. La religion, c'est le règne de l'âme, c'est l'ancre du malheur. »

Voilà l'effet que produisait sur ce grand homme l'harmonie des cloches. Je voudrais aujourd'hui, m. f., rechercher la cause de cette mystérieuse attraction que la cloche exerce jusque dans les replis les plus cachés de notre cœur. Il n'y a personne qui y soit insensible.

Ce mystère, cette attraction, cette affinité secrète qui remue le cœur de l'homme, je crois en avoir trouvé l'explication dans le rôle que la cloche remplit auprès de nous, d'après le sens même des prières de l'Eglise pour la consécration à laquelle vous allez assister.

La cloche instruit, la cloche émeut, voilà, en même temps que la division de ce discours, l'explication de ce mystère.

I. — *La cloche instruit*

Elle est un prédicateur dont l'éloquence est toujours appréciée et dont le succès est toujours certain. Elle donne un enseignement populaire, intelligible à tous, et qui est comme le résultat des combinaisons harmonieuses qui ont présidé à sa formation.

L'art le plus exquis s'unit — vous le voyez bien — à la science la plus exacte et la plus précise pour faire entendre des leçons morales de la plus haute portée. Que dit donc la cloche ? Ecoutez.

Angelus Domini nuntiavit Mariæ. Trois fois le jour, elle vous annoncera le grand mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ. En réglant l'heure de vos travaux et celle de vos repas, la cloche vous rappellera ce grand fait d'un Dieu habitant avec les hommes, se livrant comme eux au travail dur et pénible, mais nécessaire, soumis comme eux aux nécessités de la vie, obligé de gagner à la sueur de son front le pain de chaque jour, pour lui et sa sainte Mère, dont il eut la charge. Et quand, au son de ces cloches, vous vous lèverez de votre lit pour aller à votre tâche, ou que vous vous asseoirez à votre table pour y prendre votre repas, vous pourrez vous rappeler le mot de S. Paul, que vous redira la cloche : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout au nom de Jésus-Christ qui a habité parmi vous. »

Le dimanche, la cloche vous donnera une autre leçon. Au milieu de son aurore et de son midi, elle vous appellera au sacrifice et à la vie paroissiale ; elle vous invitera par ses joyeuses envolées à venir vous asseoir à cette place où vous êtes aujourd'hui. Vous avez un autel, et auprès de cet autel il y a un prêtre. Venez ici vous asseoir, reposer vos membres fatigués du rude labeur de la semaine et nourrir vos âmes par la communion au corps du Verbe de Dieu immolé sur l'autel, et prendre votre part à ce festin de la parole distribué avec tant de soin depuis près de quarante ans par votre curé. Venez l'entendre : il s'est donné un jeune fils plein de talent et d'activité, pour suffire à ce que sa voix et ses forces défaillantes ne pouvaient accomplir au gré de son cœur. Venez à la messe paroissiale, et nourrissez-vous de ce pain pétri de la plus pure farine.

Mais un autre jour, de ma résidence voisine, j'entendrai les gais carillons de ces trois sœurs, filles de l'harmonie des cieux. Qu'y a-t-il, dirai-je, et quelle leçon donnent-elles aujourd'hui à la paroisse ? J'écouterai l'écho lointain se perdant à travers la cime des bois et répétant aux vallons ensoleillés : Un enfant nous est né, un fils de la grande famille chrétienne, un ange de la terre, un candidat des cieux à qui l'eau sainte du baptême, pareille à l'aurore aux doigts de rose, vient d'ouvrir les portes du royaume de Dieu.

Une autre fois, mais ce sera durant tout un jour, la mélodie sacrée se balançant dans les airs, accompagnera les blanches théories de vos enfants. Que dira cette musique céleste ? Tout est prêt, venez au festin de la communion. Comme de blanches colombes, venez boire à ce calice, venez désaltérer vos jeunes cœurs qui s'ouvrent à la vie, comme la fleur s'épanouit, tout humide encore de la rosée du matin. Ce sera le jour de la Fête de la Communion solennelle.

Voici une autre instruction. Il s'agit aujourd'hui d'un grand sacrement. Un père et une mère déjà vieillis aux luttes de la vie ont dit à leur fils et à leur fille : « Nous marchons, nous, vers la tombe, au moins vers des jours plus tristes ; unissez-vous ensemble, vous êtes jeunes, tout brillants de vie et d'avenir. Allez vers le prêtre ; demandez-lui sa bénédiction et les grâces nécessaires pour supporter les charges du foyer domestique. Allez, et fondez une nouvelle famille dont les rejetons, comme les branches d'olivier chargées de fruits, se recourbant sous le faix de leur gloire, viendront s'asseoir autour de votre table : *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.* » Et la cloche, toute joyeuse de votre joie, redira à toutes les maisons entr'ouvertes le grand sacrement de mariage et les joies du foyer domestique.

Enfin, — car il faut aller à d'autres enseignements — les cloches que je vais bénir vous rediront à chaque instant les grands mystères de la vie chrétienne, les grâces de Dieu à son peuple, les joies de la famille et de la paroisse, et pour tout résumer d'un mot, elles vous rappelleront, si vous savez entendre leurs voix, la religion tout entière.

II. — *La cloche émeut*

Les cloches instruisent, je viens de vous le dire ; mais elles ont aussi le don d'émouvoir, je vais